

—Oh ! je le crois . . . Mais pourquoi ai-je été abandonnée ?

—Ma chère Georgette, il y a là tout un drame que vous connaîtrez plus tard ; votre père vous en fera lui-même le récit.

—Ai-je donc été violemment séparée de lui ?

—Oui.

—Par ces ennemis dont l'homme inconnu m'a parlé à Montlhéry ?

—Oui.

—Et pendant seize ans mon père n'a pas su ce que j'étais devenue ?

—Il l'ignore encore aujourd'hui

—Et c'est vous, ma mère, c'est vous . . .

—Oui, mon enfant, c'est moi qui vais vous rendre à votre père.

La jeune fille fit à Mme Prudence un collier de ses bras et, les yeux inondés de larmes, la dévora de baisers.

Quand elle se fut calmée :

—Comment s'appelle mon père ? demanda-t-elle.

—Votre père, ma chère enfant, est un grand d'Espagne, c'est un marquis ; il se nomme Philippe de Mimosa.

—Philippe de Mimosa, un marquis ! répéta lentement Georgette.

—Il est immensément riche, et vous êtes sa fille unique.

Le charmant visage de la jeune fille s'était couvert d'un nuage de tristesse.

—Qu'avez-vous ? lui demanda Léonie.

—Malgré la joie qui remplit et dilate mon cœur, je me sens inquiète.

—Pourquoi ?

—Si mon père voulait me séparer de Paul !

—Oh ! ma fille, n'ayez pas cette pensée.

—Ma mère, je serais trop malheureuse ! s'écria la jeune fille fondant en larmes ; j'aimerais mieux rester toujours la pauvre Georgette

A son tour, la mère de Paul prit entre ses mains la tête de la jeune fille et l'embrassa avec transport. Puis d'une voix câline :

—Rassurez-vous, ma chérie, dit-elle ; votre père est un noble cœur et est trop intelligent pour obéir à d'absurdes préjugés ; il aime la fille qu'il a perdue, il l'aimera plus encore quand il l'aura retrouvée ; il voudra votre bonheur et, soyez-en sûre, il ne repoussera pas celui que vous aimez.

—Oh ! non, n'est-ce pas ? dit Georgette.

Et un délicieux sourire dissipa le nuage qui assombrissait son front.

—A la bonne heure, dit Mme Prudence, mais il faut aussi sécher ces larmes qui rougissent vos beaux yeux.

Il y eut silence.

—Ma mère, reprit Georgette, Paul sait-il ce que vous venez de m'apprendre ?

—Non, il ne sait rien encore et je tiens à ce qu'il ne soit pas instruit de ces choses avant que je vous aie mise dans les bras de votre père. Jusque-là, ma chérie, pas un mot de cela à votre fiancé et à son père. Promettez-moi donc de garder le silence.

—Je vous le promets.

—Bien. Je veux que pour Paul et M. Lebrun la surprise soit complète. Je n'ai pas besoin de vous dire que la date de votre mariage sera beaucoup avancée, car il ne sera plus nécessaire de présenter une requête au président du tribunal, à l'effet d'autoriser l'officier de l'état civil à vous marier, malgré l'absence des papiers exigés par la loi, et que vous ne pourriez fournir si vous restiez Georgette.

—Ma mère, quand me conduirez-vous auprès de mon père ?

—Je vous ai dit bientôt, ce sera cette semaine.

Georgette leva ses yeux vers le ciel et, pendant quelques instants, resta comme en extase.

Oh ! elle ne songeait guère à ce grand nom et à cette immense fortune dont on venait de lui parler. Elle pensait uniquement à son père qu'elle allait voir bientôt et qui la serrerait dans ses bras ; elle pensait aussi à sa mère, morte peu de temps après lui avoir donné le jour. Et de nouvelles larmes roulaient dans ses yeux et tombaient l'une après l'autre sur ses joues.

Quant à la marchande à la toilette, si elle se réjouissait de rendre une fille à son père, un père à Georgette, elle éprouvait aussi une impression d'orgueil en se disant que son fils allait épouser la fille du marquis de Mimosa et devenir riche comme un prince de la finance. Elle le voyait déjà dans un splendide hôtel, aussi célèbre par le luxe de ses appartements et de ses équipages que par l'éclat de son talent.

Et c'était à elle qu'il devrait sa haute fortune. Alors, fièrement, elle pourrait mettre en parallèle ce qu'elle avait fait pour Paul avec les titres que le sculpteur sur bois avait à la reconnaissance de son fils.

La mère était heureuse et l'épouse triomphait.

Le lendemain des révélations faites à Georgette par Mme Prudence était un jeudi. Ce jour de la semaine, régulièrement, la jeune fille déjeunait chez le père de Paul.

Le jeune artiste vint la prendre chez sa mère, à onze heures et demie, comme d'habitude.

Ce jeudi, Paul ayant à faire, tout de suite après le déjeuner, une visite à l'Ecole des Beaux-Arts, Georgette ne pourrait pas rester aussi longtemps qu'à l'ordinaire chez le sculpteur sur bois, car c'était toujours le jeune homme qui ramenait sa fiancée rue Lafayette.

Après le déjeuner, le père Lebrun ayant mis un baiser sur le front de Georgette, les deux jeunes gens montèrent dans le fiacre qu'un apprenti était allé chercher.

—Paul, dit la jeune fille, comme la voiture descendit vers le Château-d'Eau, vous n'avez pas prévenu votre mère que je rentrerais d'aussi bonne heure, elle n'attend pas mon retour avant trois heures ou trois heures et demie. Ne pensez-vous pas que je peux profiter de cela pour faire une visite à Mlle Emilienne Lormont ?

—Mais je n'y vois aucun inconvénient, ma chère Georgette.

—Alors, vous voulez bien ?

—Sans doute, je vais donner l'ordre au cocher de ne pas aller rue Lafayette, mais rue Godot-de-Mauroi ; vous descendrez à la porte de Mlle Lormont.

—Je pourrai revenir seule et à pied ?

—Il n'y a qu'un bout de chemin à faire.

—Mais il ne faut pas que cela vous dérange ou vous retarde.

—Pas le moins du monde.

Paul donna au cocher l'adresse de la jolie dentelière. Puis, ayant repris sa place :

—Avez-vous parlé à ma mère de notre rencontre au parc Monceau avec Mlle Emilienne Lormont ? demanda-t-il.

—Oui, mon ami.

—Qu'a-t-elle dit ?

—Cela ne l'a pas beaucoup intéressée ; cependant, elle m'a adressé quelques questions au sujet de cette jeune fille ; je lui ai répondu et, comme ennuyée, elle a parlé d'autre chose et ensuite m'a donné ma leçon d'histoire.

—Je devine la cause de son indifférence.

—Ah !

—Vous lui avez dit que mon père et moi avons eu l'occasion de rencontrer l'ouvrière en dentelle chez Mme Villarceau pour laquelle elle travaille ?

—Oui, je crois.

—C'était suffisant pour qu'elle ne s'intéressât point à Mlle Lormont. C'est que ce nom de Villarceau lui rappelle des choses douloureuses. J'aurais dû déjà vous présenter à Mme Villarceau, à Mme et à M. le Dr Delteil, mais, à cause de ma mère, je ne le ferai qu'après notre mariage. Ma chère Georgette, ne parlez plus à ma mère de Mlle Emilienne Lormont.

Au parc Monceau, Georgette n'avait causé que quelques instants avec Emilienne, et cependant l'impression produite sur elle par la jolie dentelière était profonde.

A La Palud, à Montlhéry, la fille adoptive des Reboul ne s'était guère trouvée en contact qu'avec des jeunes filles qui lui étaient inférieures sous tous les rapports ; mais tout de suite elle avait senti, deviné la supériorité d'Emilienne sans qu'il se mêlât à son admiration aucun sentiment de jalousie.

On lui avait assez souvent répété qu'elle était belle pour qu'elle en fût bien convaincue, mais elle reconnaissait franchement que la beauté d'Emilienne avait un charme pénétrant qui manquait à la sienne.

L'ouvrière, si simple dans sa toilette, mais si pleine de distinction, lui apparaissait comme enveloppée d'une auréole.

Elle avait cherché à analyser les causes de cette séduction irrésistible qu'exerçait sur elle la physionomie d'Emilienne et l'expression de son regard ; elle n'y était pas parvenue. C'était l'ensemble de la personne qui l'avait subjuguée, éblouie.

La générale de Vaclair avait raison en disant d'Emilienne : " C'est une magicienne ! " On ne pouvait la voir sans que le cœur fut conquis par elle.

Georgette trouva la jolie dentelière à son travail.

Celle-ci eut un petit cri d'agréable surprise, se leva et les deux jeunes filles s'embrassèrent comme si elles eussent été des amies d'enfance.

—Comme vous êtes gentille de venir me voir, mademoiselle Georgette ! dit l'ouvrière.

—C'est une joie pour moi, mademoiselle Emilienne ; mais je vous dérange peut-être ; j'en voudrais pas vous empêcher de travailler.

—Je n'ai pas à faire aujourd'hui un travail pressé.